

1939

Nemesio VALLÉS

Le postier du camp de Gurs

Témoignage publié dans le bulletin trimestriel
Gurs Souvenez-vous, n° 137, décembre 2014, p. 8-11

Texte d'Emile Vallés, fils de Nemesio.

Emile Vallés est l'une des figures les plus emblématiques de l'Amicale du camp de Gurs. Il en fut le président de 1999 à 2006, années pendant lesquelles il a contribué à faire de notre association l'une des plus importantes de toutes les associations de mémoire travaillant dans le midi de la France. Il fut le maître d'œuvre en 1994 du Mémorial national conçu par Dani Karavan, puis l'initiateur de la mise en valeur du site, en 2007, ensuite le concepteur de l'Allée des internés à l'entrée du camp, en 2011.

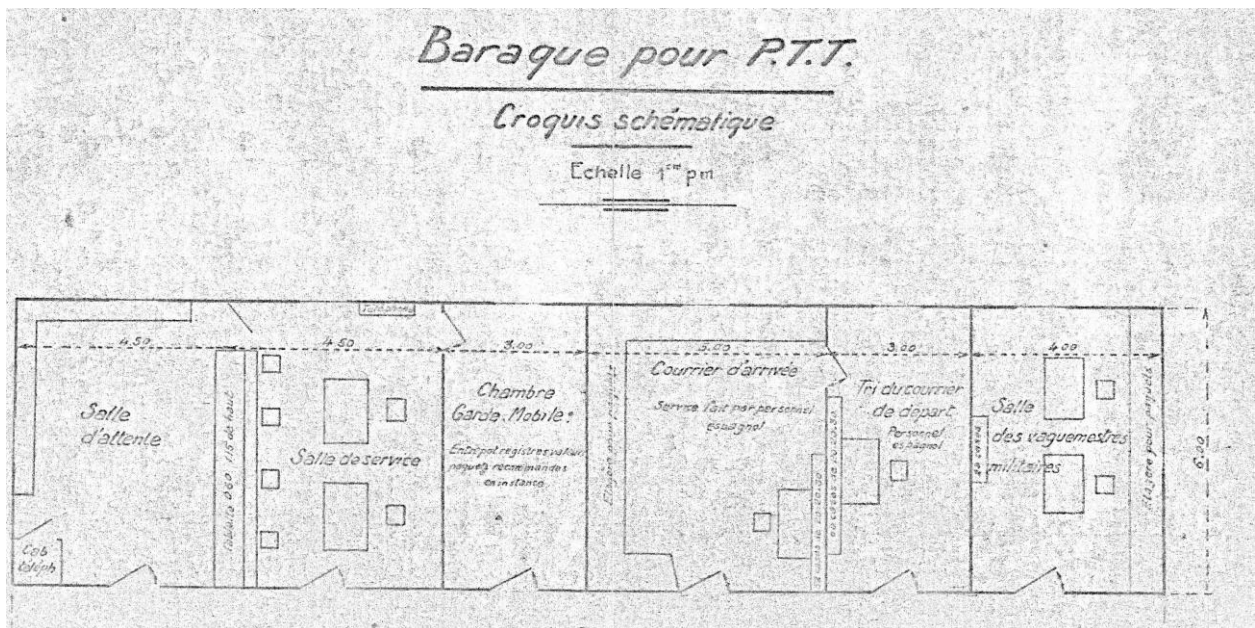
Il est le fils de Némésio Vallés, interné qui fut employé à la poste du camp de 1939 à 1944.

Il nous livre ici quelques-uns de ses souvenirs d'enfant, ainsi qu'une évocation précise des PTT au camp de Gurs.

Le camp de Gurs pouvait interner jusqu'à 20.000 personnes. Aussi un bureau de Poste-Télégraphe-Téléphone (P.T.T.) a-t-il été prévu dès son ouverture, en avril 1939.

Cette Poste était installée dans une baraque en bois, comme le reste des bâtiments du camp. Elle était située près de l'entrée historique, sur le côté gauche, dans le quartier administratif, qui comprenait les bureaux de l'administration, les locaux des Ponts et Chaussées, l'infirmerie et les deux hangars où en 1942 - 43 les déportés juifs passèrent leur dernière nuit gursienne,

La baraque-Poste se composait de plusieurs salles : l'une était ouverte au public, séparé des postiers par un comptoir, la suivante était réservée au tri des lettres et des colis arrivés; puis une pièce de tri pour le courrier partant, réservée aux postiers espagnols. Dans le plan schématique joint, établi en 1939 par les Ponts et Chaussées, apparaissent une chambre de Garde Mobile et une salle pour les vaguemestres militaires. Cette destination a-t-elle perduré après le départ de l'armée en septembre 1939 ?



Plan de la baraque PTT (coll. Jacques Bordenave)

Le courrier parvenait d'abord à la Poste de Navarrenx. Il était ensuite acheminé jusqu'au camp.

Les Républicains espagnols employés étaient des internés, postiers professionnels, affectés là dès leur arrivée. Ils y sont restés jusqu'en août 1944, date à laquelle le Béarn fut libéré de l'occupation allemande et le camp vidé. Ils étaient trois : Juan Mauriz, Bénito Alonso et Némésio Vallés, mon père.



Devant la baraque des PTT du camp. De gauche à droite : Némésio Vallés, Juan Mauriz, une employée française de Navarrenx, Bénito Alonso et un employé français

Le courrier était très important pour les internés. Lui seul les reliait à leur famille et à leurs amis. Il permettait des démarches pour obtenir des aides et des permis de toutes sortes. Il portait tous leurs espoirs...

Ce rôle est évident dans les mémoires de Paul Niedermann, interné juif originaire du Pays de Bade, enfermé au camp à l'âge de 13 ans avec toute sa famille. Ses parents sollicitaient notamment un oncle émigré aux USA pour obtenir de l'argent et des visas. Ils vivaient dans l'attente permanente des réponses. Leur espoir fut déçu, aucun visa ne put arriver... Seul Paul et son frère cadet ont survécu. Après-guerre, lors d'une visite dans le Maryland, Paul a retrouvé toutes ces lettres parties du camp...

Les photos montrent la façade latérale de la Poste.



Juan Mauriz, une employée française, Bénito Alonso et Némésio Vallès.

Les trois postiers internés étaient logés à l'extérieur des barbelés, en face de l'entrée du camp, dans le quartier réservé aux gardiens, situé de l'autre côté de la route de Mauléon. Ces logements, en bois comme les baraques, étaient de petits chalets sommaires.

Comment sommes-nous arrivés jusqu'à la Poste du camp ? C'est une longue histoire.

Avec ma mère Antonia et mon frère aîné José-Luis, nous avons été enfermés en février 1939 au camp de Les Mathes (actuellement La Palmyre, Charente-Maritime) Puis nous avons été recueillis par la postière du village Mme Thoorens, jusqu'en juin 1940. A cette date, nous avons profité de l'exode français pour rejoindre Oloron-Sainte-Marie, sachant que mon père était employé à la poste du camp de Gurs. Lors des vacances scolaires, avec mon frère nous allions passer des périodes dans le chalet que notre père occupait avec d'autres internés, membres de la Compagnie de Travailleurs Etrangers, chargés de l'entretien du camp. A l'occasion, nous en profitions pour l'accompagner à son travail, à la Poste. Les deux gardes, dans les guérites près de la barrière d'entrée, le connaissaient. Nous étions des gamins, ils nous laissaient entrer.

Arrivés, nous passons un moment dans les différentes salles de la Poste, regardant les employés travailler, observant les internés venir réceptionner plis ou colis. Ces colis étaient éventrés par les services de la censure, je me souviens du sucre roux qui s'échappait de l'un d'eux. Puis nous repassons la barrière et allons vite jouer avec les enfants des gardiens.

Mon frère et moi n'avons jamais passé la deuxième barrière, appelée « *ligne de démarcation* », où commençaient les îlots des internés.

Je n'ai pas de souvenir plus précis.

En revanche, je garde encore au tréfonds de ma mémoire l'odeur du bois chaud l'été, dans ces chalets-baraques construits en pin des Landes qu'aucun arbre ne venait abriter, le camp ayant été bâti sur un terrain nu. Aujourd'hui encore, lorsque je rentre dans un lieu d'où s'exhale l'odeur de pin, l'odeur de résine, je suis au camp de Gurs.

Un après-midi, un convoi de camions bâchés est rentré dans le camp. Des chants s'en élevaient. On m'a dit que c'étaient des gitans... C'était au printemps 1944. Je n'avais pas encore huit ans.

Emile Vallés